

# George Padmore, Kwame Nkrumah, Cyril L. James et l'idéologie de la lutte panafricaine

Elikia M'Bokolo  
Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
(Paris)

Ce n'est pas par pur artifice qu'on peut associer les noms de C.L.R. James, George Padmore et Kwame Nkrumah. Ils appartiennent tous les trois à la même génération intellectuelle et politique du panafricanisme : cette génération qui, des années 1930 aux années 1960, a fondé le panafricanisme en idéologie, l'a transformé en projet politique et l'a déployé à travers un ensemble d'actions concrètes ayant pour objectif ce qu'elle appelait une *révolution*.

En s'appuyant sur les écrits et la pratique de ces personnalités, ce texte veut montrer que c'est par une succession de rencontres, d'échanges et de ruptures, que l'idéologie de la lutte panafricaine a défini sa singularité à la fois par rapport au pan-négrisme et au communisme, dans un effort de dépassement et d'accomplissement du nationalisme né dans le cadre des territoires coloniaux. Cette émancipation, qui fut politique, est allée de pair avec une démarche intellectuelle caractérisée par la place de premier plan qu'elle accorde à l'histoire et par son souci permanent d'inscrire toute analyse des situations africaines dans le contexte plus large des affaires du monde.

C'est pourquoi l'ambition de la lutte panafricaine ne saurait se limiter à un simple dialogue ou à une simple concertation entre les Etats issus de la colonisation. Elle doit viser à une union politique qui surmonte la balkanisation, « principal instrument du néo-colonialisme » et, à la promotion de la *Personnalité Africaine*, seule capable de faire de l'Afrique un acteur à part entière dans la vie internationale.

Ainsi, le tournant radical imprimé par C.L.R. James, George Padmore et Kwame Nkrumah est si fondamental que leur conception du panafricanisme conserve toute son actualité et sa pertinence dans l'Afrique d'aujourd'hui.

## **George Padmore, Kwame Nkrumah, Cyril L. James et l'idéologie de la lutte panafricaine**

Aux tenants de *la mort des idéologies*, l'Afrique oppose depuis de longues décennies un démenti criant. Car, le panafricanisme fut, parmi les grandes idéologies produites au cours du XX<sup>ème</sup> siècle, celle dont se manifestent, avec le plus de force et jusqu'aujourd'hui, les caractéristiques majeures des grandes idéologies : la permanence et la récurrence de leur argumentaire, leur capacité de mobilisation et leur pouvoir de faire rêver, comme le montrent les incessantes tentatives d'inscription du projet panafricain dans les réalités politiques, économiques et culturelles de l'Afrique. Faut-il rappeler que la toute récente Union Africaine est, comme son prédécesseur, l'Organisation de l'Unité Africaine, issue de l'inépuisable élan panafricain ? Si plusieurs activistes semblent avoir droit au titre de *père du panafricanisme* et de *père de l'unité africaine*, il ne fait pas de doute que Kwame Nkrumah en est le héros le plus unanimement reconnu et acclamé. C'est évidemment à ce titre que, au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle et du deuxième millénaire de l'ère chrétienne, il est apparu aux yeux de la quasi-totalité des personnes interrogées par la BBC comme *l'Africain du deuxième millénaire*.

Au nom de Nkrumah sont associés plusieurs autres noms qui prirent une part active à cette espèce d'épopée que furent la quête intellectuelle et le combat libérateur du panafricanisme. Il s'agit, en particulier, de George Padmore et de Cyril Lionel James. Padmore accompagna Nkrumah dans la lutte pour l'émancipation politique de la Gold Coast et lui servit de conseiller lorsque, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique, un Etat indépendant, le Ghana, entreprit de mettre sur pieds une véritable politique panafricaine et d'en assumer toutes les charges et toutes les conséquences. Quant à Cyril L. James, s'il fut pour Nkrumah un des compagnons de la lutte pour l'indépendance, il n'hésita pas à afficher ses désaccords avec le dirigeant ghanéen et à se séparer de lui. L'association de ces trois noms et de ces trois personnalités n'est pas fortuite, ni simplement circonstancielle. Padmore, James et Nkrumah, qui appartiennent à la même génération intellectuelle du panafricanisme, ont assisté ou plutôt activement participé et contribué de manière décisive à la transformation radicale de celui-ci. Dans sa première phase, qui va jusqu'aux années 1920 et qui fut celle –disons pour faire vite– de W.E.B. Du Bois, de Marcus Garvey, mais aussi de E.W. Blyden, le panafricanisme relevait en grande partie de l'histoire des Etats-Unis d'Amérique et, plus largement, de l'histoire des Noirs de la diaspora du continent américain, une histoire au demeurant plus intellectuelle que politique et, dans sa dimension politique, une histoire plus marquée par l'élaboration de projets que par le succès de leur mise en œuvre pratique. Dans sa deuxième et sa troisième phases, qui furent celles de Padmore, de James et de Nkrumah, le panafricanisme s'est d'abord ouvertement politisé au cours des années 1930 : il a ainsi affirmé sa voie en tant qu'idéologie singulière dans l'espace idéologique du XX<sup>ème</sup> siècle, au regard du libéralisme, du socialisme et du communisme et, en même temps, des autres mouvements « pan » visant à l'unification des peuples, en particulier en Europe parmi les Slaves, ou dans le monde arabe. Dans cette même dynamique, il s'est aussi, au cours des années 1930 et, plus encore, à partir de 1945, repositionné par rapport au continent africain, faisant de celui-ci le pivot de l'émancipation des peuples africains et d'ascendance africaine et articulant, dans une stratégie créatrice, la lutte de libération coloniale et le processus d'unification de l'Afrique.

Le destin paradoxal de ces trois figures, dont la trajectoire a été marquée aussi bien par des succès que par des échecs, a fait d'eux pour ainsi dire des icônes pour lesquelles sont attendues des postures de vénération ou leur contraire, de dénégation iconoclaste, plutôt que des approches de questionnement et d'interpellation. Ce qui a été dit de l'un d'eux, C. L. R.

James, est en vérité valable pour les trois : « *much writing on James is necessarily explanatory, descriptive, and celebratory. However, major intellectual and political figures are not honored by simply celebration. Honor is accorded by taking his or her ideas seriously and debating them, extending them, quarrelling with them, and making them live again* » (Stuart Hall, in Henry, P. and Buhle, P., 1992, p. 3)

On se propose ici de contribuer à cette désacralisation salutaire, sans néanmoins céder à la trop facile tentation de la fureur iconoclaste. En effet, la nécessaire sortie des impasses, dans lesquelles s'est embourbée l'OUA et dont l'Union Africaine, comme le NEPAD, ne semble pas avoir pris la mesure, passe impérativement par la redécouverte et une vraie connaissance des objectifs fondamentaux du panafricanisme et par une évaluation minutieuse et créatrice des productions intellectuelles et des actes de ceux qui nous ont précédés. Il s'agit de voir comment, autour de l'idée de *révolution* –idée articulée sur les grands combats du XX<sup>e</sup> siècle- Padmore, James et Nkrumah ont (re)construit le projet panafricain. Cette spectaculaire aventure intellectuelle et politique, menée plus en rupture qu'en continuité par rapport aux héritages acquis, a été rendue possible par une prise en charge singulière de toutes les dimensions du temps : le temps passé (rôle décisif de C.L.R. James), le temps présent (innovations de G. Padmore et K. Nkrumah dans l'approche de celui-ci), le temps à venir (propositions de Nkrumah pour la construction du futur africain). A Partir de cette aventure, qui est restée inachevée, que valent pour nous, aujourd'hui, les bases posées et les chantiers laissés par ces fondateurs ?

## I – Destins croisés : la formation d'une idéologie articulée.

Quelle que soit la manière dont on expose la galerie des « grands hommes » qui ont illustré, défendu et incarné le panafricanisme, ce trio (James, Padmore, Nkrumah) –réduit parfois à un duo (Padmore, Nkrumah)- y tient une place de choix<sup>1</sup>. Trio ou duo, Nkrumah y semble incontournable. Si cette position centrale lui échoit régulièrement, dans toutes les analyses, c'est d'abord parce qu'il s'est préoccupé de constituer le panafricanisme en *idéologie*, entendue selon lui non pas comme une simple vision du monde, mais comme une vision du monde articulée à une action sur la société. C'est aussi parce que, à partir de cette acception de l'*idéologie*, il s'est voulu, s'est représenté et a été effectivement l'artisan d'une *révolution*, dont il a abondamment parlé dans ses écrits et que les deux autres ont finement analysée, soit d'une manière absolument laudative (Padmore, G. *The Gold Coast Revolution*, 1953), soit avec un mélange d'enthousiasme, d'embarras et de réserve (James, C.L.R. *Nkrumah and the Ghana Revolution*, 1977)<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A titre d'exemple, le fameux « Du Bois Centre for Pan-African Culture » d'Accra (Ghana) présente trois galeries : celle des « grands noms du panafricanisme » (Du Bois, Nkrumah, Garvey, Padmore) ; celle des « dirigeants africains qui ont promu les idéaux du panafricanisme » (Kwame Nkrumah, Sékou Touré, nnamdi Azikiwe, Patrice Lumumba, Léopold Sédar Senghor, Kenneth Kaunda, Modibo Keita –on est surpris par les absences de Gamal Abdel Nasser, Mohamed V et Julius Nyerere...); enfin, celle des Africains-Américains qui, chacun à sa manière, ont apporté une contribution au panafricanisme (Paul Robeson, Martin Luther King, Malcolm X, William Alphaeus Hunton, Andrew Young).

<sup>2</sup> Nkrumah lui-même parlait de deux révolutions : la première, essentiellement politique, mena à l'indépendance (« sans la première révolution –la *révolution politique*- nous ne nous serions jamais trouvés en position de planifier l'avenir (...) Le pouvoir politique est un préalable inévitable au pouvoir économique et social », *I Speak of Freedom*, p. 162) ; la *seconde révolution* qui, en matière intérieure devait être « économique, culturelle et sociale », (avait) « pour objectif suprême la réalisation et la consolidation de l'unité africaine » (Ikoku, S., 1971, pp. 37, 41).

## Autoportraits.

De fait, parallèlement à ce que d'autres ont dit et écrit sur eux, James, Padmore et Nkrumah n'ont jamais cessé à eux trois de donner des témoignages de leurs rencontres, des influences qu'ils ont exercées les uns sur les autres, du rôle qu'ils tenaient comme avoir été le leur dans l'évolution du panafricanisme au XX<sup>e</sup> siècle.

Le plus prolixe des trois reste sans doute James. Il analyse d'abord en ces termes la place de George Padmore :

*« Plongeant leur plume dans l'encre de la Négritude, deux Antillais noirs ont tracé leur nom de manière impérissable sur les premières pages de l'histoire de notre temps. Debout en première ligne, voici Marcus Garvey (...) En un peu plus de cinq ans, il donna (à la cause des Africains) sa place dans la conscience politique du monde (...) L'autre Antillais... est George Padmore. Anglophone lui aussi, il venait de Trinidad. Au début des années 20, il secoua les poussiéreuses entraves du petit monde antillais, et s'en alla aux Etats-Unis. Quand il mourut en 1959, huit pays envoyèrent des délégations à ses obsèques, à Londres. Mais c'est au Ghana qu'on ensevelit ses cendres, et tous affirment que, dans ce pays célèbres pour ses manifestations politiques, jamais il n'y eut de pareilles à celle provoquée par l'enterrement de Padmore. Des paysans de régions reculées qui, aurait-on cru, n'avaient jamais entendu son nom, surent trouver le chemin d'Accra pour rendre un dernier hommage à cet Antillais qui a passé sa vie à leur service. »* (James, C.L.R., *Les Jacobins noirs*, pp. 240-242)

Sur Kwame Nkrumah, il s'exprime ainsi :

*« Le Dr. Nkrumah, licencié d'histoire et de philosophie de deux universités américaines, a déclaré que de tous les écrivains qui l'ont éduqué et influencé, Marcus Garvey est le premier (...) L'auteur de ces lignes rencontra Nkrumah, alors étudiant à l'Université de Pennsylvanie, et écrivit à Padmore à son sujet. Quand Nkrumah vint en Angleterre pour étudier le droit, il noua avec Padmore des liens étroits. Ils élaborèrent les doctrines et les prémices du Pan-Africanisme, et conçurent des plans qui devaient culminer avec l'indépendance du Ghana, que le peuple de la Côte-de-l'Or obtint en 1957 avec Nkrumah à sa tête. Cette révolution fut le coup qui provoqua dans l'édifice du colonialisme tant de fêlures qu'il s'avéra à jamais impossible de le reconstruire. L'association Nkrumah-Padmore ne s'acheva pas avec cette victoire. L'indépendance signée et scellée, Nkrumah fit venir Padmore et lui confia une fonction consacrée, une fois de plus, à la libération africaine. »* (James, C.L.R. *Les Jacobins noirs*, pp. 241-243)

En s'impliquant de plus en plus dans les affaires africaines, George Padmore semble s'être quelque peu éloigné de C.L.R. James qui, de son côté, tournait son énergie vers la résolution des problèmes américains et antillais. Mais, tout indique qu'il continua de considérer comme majeure la contribution intellectuelle de James à la lutte panafricaine<sup>3</sup>. Quant à Nkrumah, il fut pour George Padmore, sans aucun doute et sans aucune réserve, l'incarnation vivante et l'artisan le plus efficace de l'émancipation et de l'unité africaine dès avant même l'indépendance du Ghana :

*« During his twelve years' stay abroad, he had made an intensive study of the history of political and national liberation movements and had helped in formulating the tactics and strategy of the Pan-African Congress held in Manchester in October 1945, under the direction of Dr W. E. Burghardt DuBois, the foremost Afro-American scholar and champion*

---

<sup>3</sup> C'est lui qui semble avoir fait découvrir à Du Bois le livre fondamental de James (*The Black Jacobins*) qu'il lui offrit le 25 novembre 1945, peu après la conférence panafricaine de Manchester, avec la mention « in admiration and affection » (exemplaire disponible au Du Bois Centre for Pan-African Culture, Accra).

*of Negro liberation, and one of the founders of the National Association for the Advancement of Coloured Peoples. This was an historical conference. Over 200 delegates assembled from all over the world. After hearing reports on conditions in the colonies, the conference rejected both capitalist and communist solutions to the African problem. The delegates endorsed the doctrine of Pan-African socialism, based upon the Ghanaian tactics of non-violent non-cooperation. (...) Dr Nkrumah's genius lies in the fact that he has been able to translate these injunctions into practice within such a short time. (...) The Gold Coast Revolution, which is still unfolding, has already given inspiration and impetus to Africans in other parts of the once Dark Continent. Dr Nkrumah and his Cabinet colleagues have given more than a hint of the potentialities of African statesmanship even when the political aspirations of a dependent people have been only partially satisfied. » (Padmore, G., 1953, pp. 61-62 et 8)*

A ma connaissance, Nkrumah parla peu, sinon jamais, dans un sens positif ou négatif, de C. R. L. James qui lui a sans doute communiqué l'intérêt continu qu'il manifesta pour les questions antillaise. En revanche, il ne manqua jamais de souligner l'action éminente de Padmore dans l'évolution du panafricanisme :

« George Padmore had many sterling qualities. He was a worthy patriot, a powerful orator, a great freedom fighter. As a patriot, Padmore served his race with unparalleled distinction. As a politician he sought to break the myth of white supremacy and inspired African nationalism which today has become a militant force in the destruction of imperialism and colonialism. As an orator, he was impeccable and unflustered. No degree of heckling could drive him off his point which he always held tenaciously and with consummate courage. As a scholar, he had a broad view of world affairs; as a philosopher, he was not trammelled by his own experiences, but drew extensively and intensely on the experience of the others. His philosophic exposition of Pan-Africanism shows his profound depth of thought and rich quality of mind. As a journalist, he was a prolific writer and a night mare to the colonialists and imperialists. His trenchant but factual articles exposing the cruel machinations against the colonial peoples frequently brought him into bitter conflict with the colonialists and imperialists who loathe and despise the truth. As an author, his impact on the literary world is profound and his work can be found in the homes of every African nationalist. Conscious of the fact that the price of freedom is eternal vigilance, George diligently and passionately dedicated his whole life to the noble struggle for African liberation. » (« Padmore the Missionary. The Opening of the George Padmore Memorial Library », in Obeng, S., volume 2, pp. 124-127)

Portraits autant qu'autoportraits, ces textes demeurent importants par ce qu'ils disent et suggèrent, comme par ce qu'ils taisent. Pour s'en tenir exclusivement au plus explicite, ce ne sont pas seulement des professions de foi destinées à consacrer des fondateurs. Ils établissent aussi des généalogies et des filiations, mettent en lumière des réseaux, spécifient les conditions de la création intellectuelle dans les mouvements complexes de fidélité, de rupture et d'invention, ils proposent enfin, à travers des individualités diverses, un type singulier d'intellectuel panafricain.

## **Rencontres.**

S'ils sont de la même époque, c'est le combat politique qui les a conduits à se rencontrer et à faire route ensemble, d'abord aux Etats-Unis, puis en Grande-Bretagne, enfin en Afrique. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler leur itinéraire, par ailleurs passablement connu. Qu'il suffise d'en indiquer les repères les plus significatifs et les enseignements les plus durables pour notre propos.

On sait de Cyril Lionel Roberts James (1901-1989) que, né à Trinidad, il a été un brillant touche à tout, aussi passionné par l'écriture et le criquet que par la politique et la lutte révolutionnaire, et un extraordinaire bourlingueur que les flux et reflux de ce combat ont tour à tour conduit de Trinidad (1901-1932) en Grande Bretagne (1932-1938) puis aux Etats-Unis (1938-1953) et à Londres (1954-1958) ; rappelé à Trinidad en 1958, au plus fort de la lutte pour l'indépendance, il ne devait y rester que jusqu'en 1962, période au cours de laquelle il visita le Ghana, avant de revenir s'établir en Grande Bretagne de 1962 à 1965 et de 1981 à sa mort en 1989, après plusieurs détours par Trinidad (1965-1966 et 1980), Toronto (1966-1968), les Etats-Unis (1968-1980). James fut assurément le plus instable du trio, celui dont le rôle dans le panafricanisme se plaça sur le champ intellectuel plutôt que sur celui de la lutte politique quotidienne et dont la contribution fut plus ponctuelle que continue, avec quelques temps forts, au cours des années 1930 qui furent celles de la politisation du mouvement panafricain, puis au cours des années 1950 et au début des années 1960 qui virent Nkrumah, par son action en Gold Coast et au Ghana, prendre l'ascendant dans l'élaboration, l'illustration et la défense des idéaux panafricains.

Plus limité dans le temps, l'itinéraire de George Padmore (1902-1959) fut beaucoup moins heurté, quoique tout aussi riche en péripéties aventureuses, enveloppé en outre par un épais nuage de mystère dû à son action au sein des organisations du Komintern, la Troisième Internationale fondée à Moscou en 1919 à l'initiative des Bolcheviks. A l'opposé de son compatriote James, qui se lança avec brio dans la littérature dès la fin de ses études secondaires, Padmore reçut une formation universitaire. Né à Trinidad et baptisé sous les nom et prénoms de Malcolm Ivan Merededith Nurse, il avait rapidement gagné les Etats-Unis où il se forma à la science politique, à l'histoire et au droit à Fisk University puis à Howard University. Le spectacle de la misère et des injustice accablant les Noirs aux Etats-Unis fit de lui un combattant farouche de l'émancipation sociale des Noirs et fut peut-être la raison principale qui le rapprocha des communistes et lui fit gagner Moscou au début des années 1930. Il devait y être l'un des principaux animateurs du Profintern, l'Internationale Syndicale Rouge, chargé des travailleurs noirs, tout en acceptant des fonctions importantes dans les institutions du Parti Communiste de l'URSS. Installé à Londres au milieu des années 1930, il ajouta à sa passion pour la justice sa détermination de contribuer à la libération et à l'unité de l'Afrique. Après avoir organisé avec Nkrumah la Conférence Panafricaine de Manchester en 1945, il devint, jusqu'à sa mort prématurée en 1959, l'un des conseillers les plus proches de celui après son retour en Gold Coast en 1947.

Si James apparaît comme une sorte de météore dans le ciel du panafricanisme, Padmore se donna la double charge d'en élaborer une théorie et d'en proposer des actions pratiques en vue de promouvoir la cause des peuples d'Afrique. Ce fut à Nkrumah qu'il revint, en réalisant concrètement ce recentrage sur l'Afrique que d'autres avaient souhaité avant lui ou se proposaient de faire en même temps que lui, de faire du panafricanisme une idéologie dynamique de l'émancipation africaine et de le doter d'une stratégie à long terme. Né en Gold Coast, Nkrumah (1909-1972), avait longtemps étudié aux Etats-Unis (1935-1945) et était devenu un activiste politique en Grande Bretagne (1945-1947), avant de regagner son pays natal pour le combat qu'on connaît. Plus constant que James dans la détermination de ses objectifs et dans la mise en œuvre des moyens destinés à les atteindre, il partageait avec Padmore cette passion de la justice, cet amour de la liberté des peuples noirs et cette croyance à la fois passionnée et lucide à la possibilité et à la nécessité pour l'Afrique de faire son unité, précisément pour garantir sa liberté et pour fonder durablement la justice.

Cette brève évocation de leur parcours permet déjà de dégager quelques facteurs communs qui ont contribué à façonner leur idéologie du panafricanisme. L'un des plus significatifs est qu'ils ont eu tous les trois à parcourir, chacun à sa manière et à son rythme, le fameux triangle panafricain –Amérique noires, Europe occidentale, Afrique- dont les dynamiques complexes, à la fois intellectuelles, sociales, culturelles et politiques, ont servi de creuset au panafricanisme naissant. Sur ce « triangle », beaucoup a été dit qui mériterait d'être révisé aujourd'hui. On a par exemple trop facilement cru que c'est au Nouveau Monde et d'abord parmi les universitaires et les intellectuels que les idées panafricaines ont pris naissance, l'Afrique servant surtout à leur diffusion<sup>4</sup>. On a aussi fait de ce « triangle », aux moments les plus intenses de l'activisme panafricain, une affaire de sujets coloniaux du Royaume Uni, parlant anglais et entretenant des relations étroites avec les mouvements noirs aux Etats-Unis. On sait aujourd'hui que des interactions analogues ont existé, d'une part, entre le Brésil, le Portugal et les colonies portugaises d'Afrique et, d'autre part, entre Haïti, la France et les colonies françaises d'Afrique. Le « triangle panafricain » dont il est question ici n'est donc nullement réducteur. L'essentiel est de voir que la force du panafricanisme de Padmore, de James et de Nkrumah réside dans leur prise en charge, à la fois intellectuelle et politique, de l'héritage passé de combats, de conquêtes et de créations et des pratiques actuelles des Africains à l'échelle du continent en même temps qu'à celle de la diaspora. Leur message est clair. On ne saurait, sans courir le risque de briser l'élan panafricain, séparer l'Afrique de ses diasporas : sans l'Afrique, les diasporas africaines n'ont pas d'identité ; sans les diasporas, l'Afrique perdrait de vue aussi bien l'ampleur de sa contribution passée et actuelle à notre monde que l'étendue mondiale de ses responsabilités. Le caractère ambitieux et volontariste de leur panafricanisme, si souvent critique jusqu'en Afrique même, tient à cette prise en charge de la totalité de l'expérience africaine, en Afrique et hors d'Afrique.

### **Le capital intellectuel: héritages et expériences.**

Sans revenir sur toute l'histoire, passablement connue désormais, des premières maturations intellectuelles et politiques du panafricanisme, il n'est pas inutile de s'arrêter sur le capital intellectuel –capital hérité et capital constitué au travers d'expériences communes- sur lequel Padmore, James et Nkrumah s'étaient appuyés avant de se lancer, pour leur propre compte, dans l'élaboration idéologique et dans l'action en faveur du panafricanisme. Il y a lieu de distinguer entre connaissance historique, celle, visant à l'exhaustivité, que les spécialistes ont, après coup, des processus passés, et connaissance politique, celle que les acteurs possèdent, élaborent et utilisent dans le feu même du combat et qui, le plus souvent, apparaît plus limitée que la première. Très complexes dès l'origine, le mouvement panafricain fut multiple, aussi bien dans ses argumentaires, dans ses pôles géographiques que dans options politiques et ses partisans, travaillant dans l'isolement, ignoraient le plus souvent ce qui se passait dans les autres pôles. L'un des traits singuliers qui unit ces trois personnages tient à ce que, parmi les très rares, la connaissance politique qu'ils eurent du panafricanisme frappe encore par son ampleur et semble n'avoir guère été éloignée de la connaissance historique que nous en avons aujourd'hui.

Dès le départ, le bagage panafricain de Padmore, James et Nkrumah était beaucoup plus riche que l'idéologie à laquelle adhéraient la plupart de leur camarades, ce qui, avant même les actions concrètes qu'ils ont posées, ne fut pas pour rien dans leur autorité et dans leur prestige au sein des groupes panafricains. C'est que, tout en captant le meilleur et le plus radical, sinon

---

<sup>4</sup> Ainsi, pour Colin Legum : « A sa phase initiale –qui va du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle- Les Africains se sont pénétrés des idées nouvelles à partir de leurs études, aux Etats-Unis surtout et, plus tard, en Grande Bretagne » (Legum, C., 1965, p. 16)

la totalité, de l'héritage panafricain, ils ont entretenu des relations fortes, pour le moins difficiles avec l'une des grandes idéologies montantes du XX<sup>e</sup> siècle, le communisme, et n'ont jamais perdu de vue la lutte prioritaire et incessante contre les formes anciennes et nouvelles du colonialisme.

\*

En raison de leur parcours et, en particulier de leur passage par les Etats-Unis, tous les trios sont redevables à W. E. B. Du Bois et à Marcus Garvey. Empruntant à James, Padmore le reconnaît ouvertement qui affirme avec force : « *Dans les années vingt de notre siècle, le Sionisme noir, tel qu'il fut exposé par son fondateur Marcus Aurelius Garvey, fut l'expression la plus militante du nationalisme noir* » et qui rappelle l'anecdote selon laquelle « *le roi du Swaziland déclara à un ami plus tard qu'il ne connaissait que deux noms de Noirs du monde occidental, celui du (boxeur) Jack Johnson et Marcus Garvey : (...) il y a une chose que Garvey a faite. Il amena le Noir américain à prendre conscience de son origine africaine et créa pour la première fois un sentiment de solidarité internationale chez les Africains et les personnes d'ascendance africaine* » (Padmore, 1955, p. 22) Quoique l'influence du garveyisme se fit sentir dans toute l'Afrique dès les années 1920, ce fut aux Etats-Unis que Nkrumah en découvrit la doctrine : dans son *Autobiography* comme dans ses lettres de Conakry, il souligne Garvey fut l'un des auteurs qui l'a le plus marqué de son empreinte. Mais, en même temps, tous les trois se sont éloignés de Garvey dont il récusaient à la fois l'approche exclusivement raciale de la question noire aux Etats-Unis et la stratégie du « retour en Afrique » des Noirs de la diaspora, ce qui les amena à se rapprocher d'autant de w ; e ; b ; Du Bois : « *Where Du Bois differed from Garvey, dit Padmore, was in his conception of the Pan-African movement as an aid to the promotion of national self-determination among Africans under African leadership, for the benefit of Africans themselves. Garvey, on the other hand, looked upon Africa as a place for colonizing Western Negroes under his personal domination.* » (Padmore, G., 1955, pp.106-107 édition anglaise) Le plus dur et le plus explicite dans la condamnation de Garvey fut sans doute Padmore qui voyait dans « le retour en Afrique » la répétition de projets colonialistes qu'il rejetait avec la même sévérité : celui de la fondation de la colonie britannique de la Sierra Leone, « *un plan de Blanc pour se débarrasser de Noirs indésirables* » et celui de la création de la République du Liberia (1847) qui « *permettrait à l'Amérique de se débarrasser des Noirs libres, dont la présence constituait pour ceux qui étaient encore maintenus dans l'esclavage une incitation à des tentatives de fuite* » (*Ibid.*, pp. 31, 51). A ses yeux, le garveyisme était aussi trompeur que ces précédents colonialistes : « *Plaidant d'abord en faveur de l'égalité sociale pour les Noirs, le Garveyisme vint ensuite à se muer en une forme particulière de « sionisme noir » qui, au lieu de combattre l'impérialisme américain, lança le slogan de « Retour en Afrique ». Cette idéologie dangereuse, qui ne porte pas le moindre trait démocratique et qui s'amuse avec les attributs aristocratiques d'un « Royaume nègre » inexistant, doit se heurter à une forte résistance, car elle n'est pas une aide, mais une entrave, à la lutte collective des Noirs pour leur libération contre l'impérialisme américain* » (*Ibid.*, p.23) Pour autant, ce rejet n'a pas simplifié leurs relations avec W. E. B. Du Bois qui, au milieu des années 1920, voyait bien monter cette nouvelle génération de militants capables de recentrer le panafricanisme sur son pivot africain et incarnés par Padmore, James et Nkrumah : « *the Pan-African idea was still American rather than African, but it was growing, and it expressed a real demand for examination of the African situation and a plan of treatment from the native African point of view* » (Marable, in Bell, ----, p. 206). Un désaccord subtil apparaît ici entre Padmore et Nkrumah. Pour Padmore, il doit y avoir une filiation directe entre les nouvelles générations politiques africaines et Du Bois : « *Dans leur lutte pour conquérir l'autonomie et*

*l'autodétermination, les leaders jeunes du Panafricanisme ont pour tâche de bâtir sur les fondements idéologiques jetés par le Docteur Du Bois, « père » du Panafricanisme. Les problèmes qu'affrontent ces hommes sont infiniment plus variés et plus complexes que ceux qui s'imposèrent aux fondateurs des établissements de la Sierra Leone et du Liberia. Il leur faut nécessairement élaborer de nouveaux moyens politiques et des techniques d'organisation adaptés aux traditions et aux circonstances africaines. Il leur faut aussi bâtir une philosophie sociale qui rassemblera et relèvera les peuples qui font la transition des formes tribales primitives de la société à des Etats modernes industrialisés, avec la rapidité exigée par les circonstances actuelles » (Ibid., p. 25). En revanche, même après avoir recueilli à Accra « the grand Old Man », Nkrumah continua d'avouer un certain embarras à l'égard de Du Bois. Après avoir lu ou relu l'*Autobiography* de Du Bois à Conakry en 1968, il exprime ainsi ses relations avec lui : « My opinion of the book is very mixed. Here is an intellectual aristocrat born in 1868; and here is the Communist Manifesto by Marx and Engels published in 1848, and this man never became a communist –not even a socialist- until the last evenings of his life. His philosophy for the Talented Ten and his fight with Booker Washington, and later with Marcus Garvey, put me off him when I was a student in the United States (...) There are a lot of things DuBois did which have put a brake to the revolving machine of African Revolution. Dr DuBois lived behind a “veil” which he was afraid to tear open. He was an intellectual but not a revolutionary. If DuBois had supported Marcus Garvey, the course of Afro-American history might be different now. But I loved him and respected him just the same. » (Lettre à Reba Lewis, 12/05 et 03/06/1968, *The Conakry Years*, pp. 234 et 238)*

\*

L'appréciation portée sur Marcus Garvey et W. E. B. Du Bois conduit directement à la question des rapports avec le communisme. Victorieux en Russie dès 1917 et actif à établir des liens avec les nombreux mouvements d'émancipation coloniale émergeant dans les empires coloniaux d'Asie et d'Afrique à la suite de la première Guerre mondiale, le communisme occupa évidemment une place essentielle dans la formation intellectuelle et dans le parcours politique de Padmore, James et Nkrumah, même si, de toute évidence, cette rencontre ne se fit pas à la même époque ni dans les mêmes circonstances pour les trois et s'ils ne rencontrèrent pas le même communisme.

Le communisme auquel Padmore eut affaire était celui de la Troisième Internationale qui, à son tour, entretint des relations si complexes et si difficiles avec les nationalismes naissants d'Asie et d'Afrique. Dans un premier temps, Padmore exprima des opinions enthousiastes, extrêmement chaleureuses et dépourvues de toute réserve à l'égard de ce communisme, comme on le voit en particulier dans son *How Russia Transformed Her Colonial Empire* (1946), livre dans lequel il décrit comment un « Etat multinational et multiracial », fondée sur « la solidarité fraternelle » (p.67) a vu le jour sur les décombres de « l'empire colonial tsariste ». Padmore ne se contente pas de louer la qualité des analyses et des propositions formulées par Staline dans *Le marxisme et la question nationale* (1913) et la décision cohérente de Lénine, en conformité avec la critique marxiste de l'impérialisme, de reconnaître aux peuples « allogènes » de l'empire russe le droit à l'autodétermination. Il souligne aussi les efforts fournis par le régime soviétique en vue d'instaurer « l'égalité raciale » au sein de l'armée et des structures étatiques et gouvernementales de prise de décision, ainsi qu'en vue de rétablir l'équilibre entre les diverses régions par une politique volontaire de planification en matière d'économie et d'instruction et de promouvoir la renaissance culturelle et la culture nationale dans les régions autrefois « attardées ». Ce livre

lui offre aussi l'occasion de mettre en parallèle cette politique soviétique et celles des puissances européennes et des Etats-Unis d'Amérique. Actualisant les réflexions réservées faites par Karl Marx et Friedrich Engels dans les années 1850 et 1890 sur la classe ouvrière britannique, il se montre sans complaisance à l'égard des partis occidentaux de gauche accusés de s'être convertis à l'idéologie coloniale<sup>5</sup>. Hostile aux Quatorze Points du Président Woodrow Wilson (1918), comme à la Charte de l'Atlantique (1941), il reproche à la conception américaine de l'autodétermination de n'être qu'une expression du capitalisme, entretenant cet « exclusivisme national inhérent au nationalisme bourgeois » qui, selon lui, a produit le fascisme dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. La position de Padmore à l'égard du communisme changea du tout au tout au cours des années 1950 pour aboutir à la rupture totale consignée dans *Pan-Africanism or Communism ?* (1956), qui se trouve être aussi, avec *Africa Must Unite* (1963) de Nkrumah, l'une des deux références absolues du panafricanisme. Au moment où le Ghana, ouvrant la voie à l'Afrique, voit son indépendance toute proche et s'appête à relancer la dynamique panafricaine, rien dans la politique de l'URSS et dans l'action des partis communistes dans le monde ne trouve grâce aux yeux de Padmore.

S'appuyant sur l'analyse de toute une série d'événements qui exprimaient à ses yeux « le cynisme et l'opportunisme communiste », il émet un jugement sans appel :

*« Les Noirs ont une conscience aiguë d'être, de tous les peuples de la terre, les plus lésés par l'oppression raciale et par l'exploitation économique. Ils sont également très conscients du fait, prouvé par le comportement opportuniste et cynique des communistes, que l'intérêt que ces derniers leur portent est dicté par les tactiques toujours changeantes de la politique extérieure soviétique, plutôt que par des motifs altruistes. Ceux de leurs intellectuels qui sont politiquement conscients savent que les ouvriers et paysans noirs opprimés sont considérés par les communistes comme des « révolutionnaires susceptibles d'être sacrifiés » dans la lutte générale du communisme contre le capitalisme occidental. Ces intellectuels savent que les Africains et les peuples d'origine africaine sont toujours recherchés pour se joindre au prolétariat blanc, et grossir ainsi les rangs « révolutionnaires » dans la lutte contre les impérialistes hostiles à la « Patrie soviétique ». Cette attitude vis-à-vis des Noirs fait au fond partie intégrante de la philosophie communiste. Pp. 303-304 »*

Cette volonté de captation attribuée aux communistes lui apparaissait d'autant moins justifiée que « les luttes des Africains et des peuples d'ascendance africaine commencèrent avec leurs tentatives de fondation d'une « Patrie nationale » sur la côte occidentale d'Afrique près d'un siècle avant que la Russie communiste ait fait son apparition comme puissance dans la politique mondiale » (*Ibid.*, pp. 21-22) A cette antériorité, qui enlève toute légitimité à la prétention attribuée aux communistes de diriger tous les mouvements nationalistes émergents dans les colonies, s'ajoutent les attaques répétées des communistes contre les dirigeants de ces mêmes mouvements accusés d'être les représentants du « nationalisme réactionnaire petit-bourgeois » ou, comme ce fut le cas pour W. E. B. Du Bois, des « traîtres au peuple noir » (*Ibid.*, p. 23) On retrouve exactement les mêmes reproches à l'égard des partis communistes chez Richard Wright, ami intime de Padmore qui l'aida à s'approcher de Nkrumah, et chez Aimé Césaire dont la *Lettre à Maurice Thorez* (1956), fut aussi une déclaration de rupture avec le Parti Communiste Français et avec l'URSS.<sup>6</sup> Les relations entre communistes et

---

<sup>5</sup> « Le Parti Travailleiste, l'expression organisée des travailleurs britanniques, n'a pas de politique coloniale propre. Considérant, comme il le fait, que son existence est liée à la continuation de l'empire, il soutient la politique impérialiste des Conservateurs. L'impérialisme britannique a eu le soutien des dirigeants des travailleurs organisés en partageant avec eux certaines des dépouilles de son exploitation coloniale, ce qui fait du Parti Travailleiste le défenseur des intérêts impériaux de la Grande Bretagne chaque fois qu'ils sont menacés. » (*Ibid.*, p.165)

<sup>6</sup> Autre jugement définitif de Padmore : « Aucun Africain qui se respecte ne désire troquer ses maîtres britanniques contre des maîtres russes. Les Africains ne prêtent l'oreille à la propagande communiste que

panafricanisme restaient néanmoins très compliquées. En effet, tout en rejetant le communisme en tant que regroupement de partis sous la direction du « grand frère » soviétique et en tant que mode de gouvernement, Padmore continuait de reconnaître la validité du « matérialisme historique » puisque « *cette interprétation fournit une explication rationnelle de beaucoup de choses qui seraient autrement incompréhensibles* » (p. 24) En même temps, il attribuait au panafricanisme, outre la tâche d'émanciper et d'unir les peuples africains, celle de réaliser certaines des missions que se réservait le communisme : « *les formes de gouvernement ne sont pas d'importance primordiale pour les masses populaires. Ce qui les intéresse, c'est la satisfaction de leurs besoins fondamentaux. Le communisme exploite la misère, la pauvreté, l'ignorance et le besoin. La seule réponse efficace au Communisme est donc d'éliminer ces conditions en satisfaisant les besoins et les exigences matérielles des gens du commun, besoins qui se ramènent à la nourriture, l'habillement et l'abri. Tout gouvernement honnête, incorruptible, qui cherche à faire cela assurera la meilleure garantie contre le communisme* » (27). Enfin, Padmore voyait un autre parallèle entre le communisme, théoriquement mis au point en Europe occidentale et triomphant en Russie et le panafricanisme : « *Sous un rapport important, ces idéologies militantes nègres – la garveyisme et le panafricanisme- qui ont toutes les deux influencé des leaders africains tels que le Docteur Azikiwe et le Docteur Nkrumah, ressemblent toutes deux au marxisme qui naquit hors du pays où il fut appliqué pour la première fois avec succès* » (pp. 331-332)

Cyril James avait été à Trinidad un jeune activiste dans le mouvement syndical des années 1920, animé par Arthur Cipriani<sup>7</sup>, avant de devenir marxiste. Le marxisme, il le découvrit en Grande Bretagne au contact de personnalités et de groupes se réclamant de Léon Trotski. Dès l'abord donc, son communisme fut hostile à celui qu'incarnait Staline, l'URSS et le Komintern. Il en rejetait au moins deux aspects essentiels qui allaient influencer par la suite sur ses rapports avec les mouvements d'émancipation en Afrique et, en particulier, avec Kwame Nkrumah. D'une part, il rejetait la conception bolchevik du parti révolutionnaire comme parti d'avant-garde censé éduquer le peuple et conduire le processus révolutionnaire. D'autre part, il se montrait allergique à toute forme d'autoritarisme et redoutait par-dessus tout de voir le parti révolutionnaire ou, à plus forte raison, son chef se substituer au peuple. Mais son « trotskisme » ne signifiait pas pour autant un alignement complet sur les positions de Trotski concernant les problèmes de l'émancipation coloniale. Ceux-ci donnèrent à des débats animés entre les deux hommes, lorsque Trotski invita James à Mexico en 1939. Trotski, en accord sur ce point avec les autres dirigeants soviétiques, considéraient que la lutte des Noirs aux Etats-Unis comme une lutte secondaire, la contradiction principale étant celle qui opposait le prolétariat dans son ensemble à la bourgeoisie capitaliste. D'une manière générale, la question noire devait disparaître progressivement et le racisme avec elle dès lors que les bases matérielles des inégalités raciales seraient supprimées. James était en désaccord complet avec

---

lorsqu'ils ont le sentiment d'être trahis ou frustrés ; quand s'est effondré l'espoir qu'inspirent les déclarations et les promesses des soi-disant chrétiens occidentaux qui, tout en rendant un hommage verbal à la « fraternité de l'homme », perpétuent « l'exploitation de l'homme par l'homme », surtout celle de l'homme de couleur. La force des communistes réside dans le fait de savoir que la démocratie occidentale est prise dans son propre dilemme quand on lui met devant les yeux l'accomplissement des engagements qu'elle a pris vis-à-vis des peuples de couleur. Et les communistes, n'ayant rien à perdre, ayant, au contraire, tout à gagner en pêchant dans les eaux troubles d'Asie et d'Afrique, peuvent se permettre de rendre un hommage verbal sans réserves, pour la défense de la liberté des colonies. Ils savent aussi que la répression ne fait qu'apporter de l'eau à leur moulin en confirmant ce qu'ils ne cessent d'affirmer, à savoir qu'aucune nation impériale ne transmettra pacifiquement le pouvoir, en quelque circonstance que ce soit, à un peuple assujéti. » (*Panafricanisme*, pp. 350-351)

<sup>7</sup> Sur ce dirigeant syndical d'origine corse, qui fut le premier à mobiliser les travailleurs de Trinidad, James a publié *The Life of Captain Cipriani : An Account of British Government in the West Indies* (1932) et *The Case for West-Indian Self Government* (1933).

son mentor sur ce point. Il est remarquable que sa profession de foi trotskiste (*World Revolution, 1917-1936*) ait été publié en 1937, une année seulement avant son livre fameux, *The Black Jacobins*, la première analyse faite par un intellectuel noir sur le premier mouvement d'indépendance d'une colonie peuplée par des esclaves originaires de l'Afrique. James fut donc à son tour habité par cette dualité à laquelle Padmore voulut échapper en rompant avec le communisme et à laquelle lui resta fidèle : « *Mes contacts avec la civilisation occidentale, pendant ces premières années, s'élaborèrent à partir de ces deux structures : la révolution anti-française de Saint-Domingue et le marxisme en tant que méthode d'étude de l'histoire.* »

A la différence de ses deux compagnons, dont l'adhésion au marxisme fut relativement précoce et se fit dans le prolongement d'un activisme syndical, Nkrumah découvrit cette idéologie assez tard, aux Etats-Unis et au travers de lectures, longuement rapportées dans l'*Autobiographie*. Ce marxisme naissant ne fut pas chez Nkrumah une passion exclusive, capable de détruire toute curiosité pour d'autres auteurs révolutionnaires qu'il avoue avoir fréquentés tout aussi assidûment. Alors que Padmore et James allaient s'éloigner du marxisme, avant de rompre plus ou moins brutalement avec ses versions les plus en vogue, Nkrumah ne cessa d'y trouver des ressources intellectuelles pour analyser la situation de l'Afrique de son temps et affiner sa conception du panafricanisme. Il est vrai que ce marxisme se voulait absolument indépendant de toute allégeance envers un quelconque « grand frère ». Evoquant en 1967 ce qu'avait été sa formation idéologique, Nkrumah écrit ceci : « Vous voyez, toute ma pensée et toute mon action découlent d'une synthèse du matérialisme de Feuerbach, de l'idéalisme dialectique de Hegel, de la théorie de l'évolution de Darwin et du matérialisme de Marx (...), la formulation dialectique de Marx et Engels qui répudie toute influence divine dans les affaires des hommes et dans laquelle la vérité se mesure par la pression des conditions et des circonstances d'une situation spéciale. » (lettre à June Milne, 7/8/1967, *The Conakry Years*, p. 169) Il ne cachait pas son admiration pour Lénine et Trotski : « C'étaient vraiment des révolutionnaires. Ils ont marqué l'histoire, le premier comme stratège et le dernier comme un champion de l'insurrection. L'histoire les a rassemblés un moment pour un but historique. Il est rare de trouver les deux qualités dans une seule personne. » (*ibid.*, 15/9/1967, *The Conakry*, p. 178) Cependant Nkrumah se considérait comme « marxiste plutôt que léniniste » : « le léninisme, c'est le marxisme plus le bolchevisme, c.-à-d. l'application *russe* du marxisme, la dictature du *prolétariat*. Celle-ci n'est pas applicable à l'Afrique : il doit y avoir la dictature des *masses*, le marxisme-nkrumahisme. En Chine, on a fait une grande erreur en adoptant la marxisme-léninisme. Cela aurait dû être le marxisme-maoïsme. Ceci explique le pourquoi de la Révolution Culturelle et l'utilisation faite des Pensées du Président Mao. Qu'est-ce d'autre que le maoïsme ? » (*ibid.*, pp. 195-196) Selon Nkrumah, « l'essence » de son interprétation du marxisme se trouve dans *Towards Colonial Freedom*, livre écrit dès 1945. Mais la proclamation officiel de son adhésion au marxisme n'eut lieu qu'en 1951 lorsque, à la suite de la victoire électorale du CPP (Convention People's Party) qui, pour la première fois dans l'Afrique sub-saharienne, ouvrait la porte de la « direction des affaires gouvernementales » à un « indigène », Nkrumah déclara devant les représentants de la presse internationale pour le moins surpris : « je suis un chrétien sans dénomination en même temps qu'un marxiste ». Mais, au risque de décevoir les puristes de l'idéologie marxiste, Nkrumah avouait retenir en priorité de l'expérience politique du communiste ses leçons pratiques quant à la conquête et à la conservation de l'histoire :

1. Un soutien solide, fondé sur une base large, de la part de la masse du peuple ;
2. Un plan et une direction centralisés.

Le premier s'obtient à travers l'éveil et la sensibilisation politiques du peuple grâce aux écoles, aux groupes d'études, aux cellules, au travail au niveau des communautés, etc. Le second se réalise par une organisation et une direction unifiées. Et ici, il n'y pas à fuir « la personnalité ». Le dirigeant d'un mouvement socialiste révolutionnaire est la personnification de la lutte du peuple, ni plus ni moins. Il ne doit pas être vu comme isolé des masses, mais comme inséparable d'elles. L'absurdité de ce qu'on appelle « le culte de la personnalité » est une invention des révisionnistes. Où aurait été l'Union Soviétique sans Lénine, Staline et Trotski ? Peut-on voir la révolution chinoise en l'isolant de Mao Tsé-Toung, Chou En Lai, Lin Piao ? Tout au long des âges, toutes les révolutions et tous les grands changements politiques et sociaux ont été réalisés sous quelque symbole unificateur, une personnalisation du mouvement. Ceci est une des lois fondamentales de l'histoire et de la nature. » (Lettre à James et Grace Boggs, 6/12/1968, *The Conakry*, p. 270)

Sur ce dernier point (le rôle des individualités dans les processus révolutionnaires) et sur ses éventuelles applications au panafricanisme, les communistes repentis (Padmore et James) se trouvaient en accord avec le marxiste impénitent (Nkrumah). Après avoir loué le rôle décisif de Lénine dans la révolution russe (James, 1938, pp. 91-93), James vit en Nkrumah le dirigeant exemplaire de cette révolution qui devait aboutir au panafricanisme. Pour Padmore aussi, Nkrumah était le champion incontesté du panafricanisme, appelé à occuper le premier plan à l'échelle du Ghana comme à celle de l'Afrique, en transformant radicalement l'ancienne colonie britannique pour en faire le pivot de la révolution panafricaine.

\*

Troisième élément central du capital intellectuel dont est issu le panafricanisme de Padmore, James et Nkrumah, l'anticolonialisme constitue un levain permanent, dans la mesure où, non contentes d'être présentes sur le continent africain, les puissances européennes ne cherchaient qu'à étendre leur domination. Les deux Etats qui, érigés en références et en modèles depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au sein de l'intelligentsia panafricaine, incarnaient encore l'indépendance de l'Afrique et sa capacité de s'administrer elles-mêmes –le Liberia et l'Ethiopie- se trouvaient en effet sous la menace permanente d'une colonisation insidieuse ou brutale. Alors que la plupart des Etats européens pratiquaient le travail forcé dans leurs territoires africains et y toléraient des formes multiples d'esclavage et de dépendance, le Liberia fit l'objet en 1930 d'une enquête sur l'esclavage à l'initiative de la Société des Nations. Organisée dans un contexte de compétition féroce entre les Etats-Unis et les Etats européens pour l'accès au caoutchouc libérien, l'enquête se révéla positive, provoquant aussitôt de nombreuses prises de position ouvertement colonialistes et racistes de la part de haut dignitaires européens sur la nécessité de coloniser cette république noire indépendante : « *Que le Liberia soit autorisé plus longtemps à demeurer une république indépendante n'est ni plus ni moins qu'un scandale que la S.D.N. devrait faire cesser sans perdre de temps (...) Il n'y a qu'un remède : la prise en charge et la mise en bon ordre du territoire libérien par l'une des nations blanches. Qui doit faire cela ? Cela revient à se demander si c'est l'Amérique ou l'Angleterre. Il n'y a qu'une seule autre nation que l'on pourrait dire intéressée, individuellement, au Liberia et c'est la France (...) L'Amérique s'intéresse, d'abord, du fait que les Etats-Unis ont été responsables de la création de cette république noire et, deuxièmement, à cause de leurs gros intérêts là-bas, la Compagnie Firestone du caoutchouc et les prêts provenant de l'Amérique* » (Padmore, G., 1955, pp. 78-79) Quant à l'Ethiopie, symbole vivant de l'ancienneté et de la continuité d'une structure étatique en Afrique, son agression et son occupation par l'Italie fasciste en 1935/1936 révélèrent « *l'attitude cynique des grandes puissances : la prise brutale de l'Ethiopie convainquit les Africains et les peuples d'ascendance africaine du monde entier*

*que les Noirs n'avaient pas de droits que les Blancs se croiraient obligés de respecter, se ces droits gênaient leurs intérêts impérialistes. Non seulement les puissances occidentales firent la sourde oreille à la demande d'aide que l'empereur adressa à la Société des Nations, mais elles furent complices de l'utilisation par Mussolini de gaz asphyxiants contre les Ethiopiens sans défense puisqu'elles vendirent du carburant au dictateur » (Ibid., p. 155) Padmore et ses compagnons en conclurent que, « pour ne plus se laisser prendre au dépourvu », les Africains devaient « s'occuper d'eux-mêmes », sans se fier au discours lénifiants d'organismes tels que la S.D.N. On sait que Nkrumah apprit la nouvelle de l'agression en débarquant à Liverpool du bateau qui l'avait emmené du Ghana et s'écria : « C'est comme si le monde entier m'avait déclaré la guerre ».*

Nourri par la double expérience du Liberia et de l'Ethiopie, l'anti-colonialisme de Padmore, James et Nkrumah trouva à se raviver dans les circonstances de l'après deuxième Guerre mondiale et dans le processus même des décolonisations africaines qui leur paraissaient trompeuses quant au fond. Pourtant, au lendemain de l'effondrement des fascismes, la concordance chronologique presque parfaite entre la victoire électorale du parti travailliste britannique (juillet 1945) et le cinquième Congrès Panafricain de Manchester (octobre 1945) avait suscité beaucoup d'espoir parmi les nationalistes africains qui s'empressèrent d'écrire à Clement Attlee, le nouveau premier ministre : « Condamner l'impérialisme de l'Allemagne, du Japon et de l'Italie, tout en tolérant celui de l'Angleterre serait plus que malhonnête ; ce serait trahir le sacrifice et les souffrances, le labeur et les fatigues des simples gens de ce pays. Tout impérialisme est mauvais. » (Padmore, 1955, p. 166) Or, comme pour confirmer les propos du conservateur Winston Churchill (« Ce que nous avons, nous le gardons »), tous les pouvoirs occidentaux montrèrent la plus grande réticence, sinon une franche hostilité, à enclencher le processus de la décolonisation. La conférence coloniale de Brazzaville, réunie à l'initiative du Général de Gaulle et des « Français Libres » (janvier 1944), avait donné le ton : « oui aux réformes, non à l'indépendance, ni même à l'autonomie ». Au nom d'arguments les plus divers, mais essentiellement économiques, la gauche européenne affichait son ralliement à l'idée coloniale, comme l'explicita en 1947 Ernest Bevin, le ministre travailliste britannique des Affaires Etrangères : « Ces pays d'outre-mer sont de grands fournisseurs de produits de base... Ils ont des matières premières, de la nourriture et des ressources qui peuvent être mises à très grand profit pour tous, tant pour les populations des territoires elles-mêmes, que pour l'Europe et le monde entier. Les deux autres grandes puissances mondiales, les Etats-Unis et la Russie soviétique, ont d'immenses ressources... Si l'Europe occidentale doit réaliser la balance générale de ses comptes et obtenir un équilibre mondial, il est indispensable que ces ressources soient développées et rendues disponibles, et que les échanges se fassent correctement et convenablement... Nous réunirons ainsi ressources, main d'œuvre, organisation et opportunités pour des millions de personnes. » (Ibid., pp. 333-334) On reconnaît dans ces propos la description de la situation mondiale et l'ensemble des arguments contre lesquels Nkrumah allait écrire son *Afrique doit s'unir* (1963) et son *Néo-colonialisme* (1965). Aux yeux des militants du panafricanisme, il était clair en effet que, par « (ces) réformes médiocres (destinées) à acheter les Noirs », le « néo-colonialisme » se mettait délibérément en place et s'inscrivait pleinement dans le processus même de la décolonisation : « George Padmore, écrit sa veuve Dorothy, était également très conscient des dangers des nouvelles politiques impérialistes (...) Ces politiques, tout en acceptant le caractère inéluctable de la libération africaine, s'expriment sous forme de consentement à se retirer politiquement (quoique par étapes) afin de conserver la suprématie dans les sphères économiques qui ne cessent de s'élargir » (Ibid., pp. 157, 16)

Né dans le contexte des combats politiques des années 1930 et 1940, le panafricanisme de Padmore, James et Nkrumah se définit ainsi par ses héritages et ses refus. Mais, il eut aussi la singularité de se proposer comme une vision à moyen, voire à long terme, dotée d'un contenu positif propre.

## II – Idéologie : un panafricanisme de cœur et de raison.

En ce sens, Padmore, James et Nkrumah ne se sont pas contentés d'élaborer *une politique* : ils ont forgé *une idéologie* ou, comme le dit Nkrumah, *une philosophie*. Dès lors qu'il ne s'agit plus d'une simple *politique*, avec tous atermoiements, compromis et compromissions qu'on imagine, cette *idéologie* s'est construite en s'enracinant volontairement dans une histoire et en s'adossant fermement sur une conception nouvelle et explicite de l'histoire, en même temps qu'elle concevait intellectuellement et politiquement l'Afrique, le sort des africains et des peuples d'ascendance africaine, non pas comme un isolat enfermé dans une spécificité irréductible, mais comme des sociétés ayant participé et participant *hic et nunc* à la globalité du monde.

### La part centrale de l'histoire

L'un des aspects les plus remarquables et les plus novateurs de la pensée panafricaine de Padmore, James et Nkrumah, demeure en effet la place centrale qu'ils accordent à la réflexion sur le passé de l'Afrique et l'histoire des peuples d'origine africaine. George Shepperson a bien souligné cette espèce d'injonction de rendre compte du passé africain, à laquelle se trouvaient exposés ou se sentaient soumis les intellectuels noirs dès les premiers temps de la formulation d'une pensée de libération :

« *Both groups (« West Indian Negroes ») and « coloured Americans ») shared a common challenge : the challenge implicit in such statements as that by a white sympathizer of the Negro in America in 1909 that “at the background of every Negro, however wise, or well educated, or brave, or good, is contemporary Africa which has no collective achievement... like other nationalities”.* (Murphy, E. G. *The Basis of Ascendancy*, New York, 1909, p. 42) *Two responses, at least, were possible: to recognise that this view was correct and to seek every means to lay a basis for African nationality and collective achievement; or to claim that it was wrong and to demonstrate this by searching into the African past for achievements which the biased eye of the white man had overlooked.* » (Shepperson, G., 1960, pp. 300-301)

Si la pratique politique de Padmore, James et Nkrumah va dans le sens de la première réponse, leur pensée se rattache d'une manière très originale au souci de rétablir la vérité sur le passé africain. Ils prennent d'abord soin de récuser les « mythes » forgés par l'esclavagisme et le colonialisme et visant à construire pour les Africains et leurs descendants dans la diaspora un passé d'abominations et de déchéance qui leur serait propre et un passé de rédemption et de progrès qu'ils devraient exclusivement à la prévoyance, à la générosité et à la bienfaisance des Blancs<sup>8</sup>. Mais, surtout, ils construisent, sur la base à la fois des connaissances les mieux établies de leur temps et d'une approche nouvelle inspirée par leurs options politiques, une histoire très différente de celle qu'avaient élaborée leurs prédécesseurs sur le chemin du panafricanisme.

---

<sup>8</sup> Voir, en particulier, le très beau chapitre 1 « The Myth » de C. R. L. James dans *Nkrumah and the Ghana Revolution*, pp. 27-39.

Beaucoup parmi ceux-ci s'étaient contentés d'une vision romantique du passé africain tel que celui du poète guyanais Léon Gontran Damas :

« *Rends-moi mes poupées noires pour jouer*

*Le jeu naïf de mes instincts...*

*Pour recouvrer mon courage,*

*Mon audace,*

*Me sentir tel que je suis :*

*Un nouveau moi-même, issu de ce que j'étais hier.*

*Hier*

*Sans complications,*

*Hier quand sonna l'heure du déracinement ».*

(cité par Legum, C., 1965, p. 33)

Loin de cette vision « romantique », Nkrumah se souciait de réhabiliter le passé africain, tel que les spécialistes l'avaient restitué à cette époque. Il est évident qu'à cet égard, il avait subi l'influence de certains maîtres noirs américains réputés et, plus particulièrement, celle de Leo William Hansberry, professeur à Howard University, dont Nnamdi Azikiwe avait été l'étudiant et dont on sait aujourd'hui qu'il participa à des activités politiques communes avec Nkrumah (Azikiwe, N., 1970, pp.117-120 ; Sherwood, M., 1996, pp. 29-30, 74-75). Deux points importants ressortent de cette approche du passé.

D'abord, l'histoire précoloniale, parée de positivité, devient une raison d'optimisme pour le présent et une source d'inspiration pour l'avenir. De ce passé lointain, Nkrumah avait d'abord une connaissance pour ainsi dire intime : tout jeune, il s'enorgueillissait, étant Nzima, d'appartenir comme les Ashanti au grand peuple akan ; dans son projet de thèse de doctorat, il se livre à un plaidoyer érudit de la cohérence des croyances spirituelles et des systèmes de pensée des peuples africains et de leur capacité de durer dans le temps, malgré les agressions extérieures. Cette connaissance immédiate fut ensuite peaufinée de manière à englober l'essentiel de ce que les Africains ont dit de leur propre passé et d'intégrer les acquis les plus récents de la recherche. Dans son discours d'ouverture du premier Congrès International des Africanistes, réuni à Accra en décembre 1962, Nkrumah se plut à reproduire intégralement le fameux discours prononcé en avril 1906 à Columbia University par un jeune étudiant sud africain, Isaka Seme et défendant, au nom des réalisations des Africains dans le passé, leurs capacités internes de « régénération »<sup>9</sup>. Du coup, la traite intervient comme un moment essentiel dans les considérations historiques de l'argumentation panafricaine tant de Padmore et James, issus de la diaspora, que de Nkrumah. D'une part, c'est à elle qu'est attribuée la régression de l'Afrique par rapport aux autres continents, thématique dont on connaît la longue postérité (Rodney, W., 1972). D'autre part, c'est elle qui rend compte du développement du capitalisme industriel en Europe qui allait, par une sorte de cercle vicieux, amener celle-ci à coloniser l'Afrique après l'avoir appauvrie et affaiblie : il est remarquable que l'historien qui a fondé cette thèse, Eric Williams, ait été l'élève de James à Trinidad et se soit trouvé, en tant que dirigeant de cet Etat à son indépendance, en sympathie politique avec Nkrumah. Enfin, par rapport à la lutte pour l'émancipation, c'est bien la traite esclavagiste qui fonde le lien entre Africains du continent et les Noirs de la diaspora. Cette thèse forte, qui minore la solidarité de race au profit de l'identité des conditions, Padmore, James et Nkrumah l'ont partagée avec d'autres militants de l'émancipation panafricaine, comme W. E. B. Du Bois et Richard Wright. Ce fut sans doute Du Bois qui l'a exprimé avec le plus de force dans

---

<sup>9</sup> « Africa's Glorious Past », in Obeng, S., vol. 3, pp. 154-166. Sur P. K. Isaka Seme, voir Geiss, I., 1974, pp. 118-120, 208-210, 293-297.

son *Dusk of Dawn* lorsque, reprenant à son compte la question posée plus tôt par Countee Cullen –*What is Africa to me ?*– il répond :

« *The concept of race has so changed and presented so much of contradiction that as I face Africa I ask myself : what is it between us that constitutes a tie which I can feel better than I can explain ? Africa is, of course, my fatherland. Yet, neither my father nor my father's father ever saw Africa or knew its meaning or cared overmuch for it. My mother's folk were closer and yet their connection, in culture and race, became tenuous; still, my tie to Africa is strong. (...) One thing is sure and that is the fact that since the fifteenth century these ancestors of mine and their other descendants had a common history; have suffered a common disaster and have one long memory. The actual ties of heritage between the individuals of this group, vary with the ancestors that they have in common and many others: Europeans and Semites, perhaps Mongolians, certainly American Indians. But the physical bond is least and the badge of color relatively unimportant save as a badge; the real essence of this kinship is its social heritage of slavery; the discrimination and insult; and this heritage binds together not simply the children of Africa, but extends through yellow Asia and into the South Seas. It is this unity that draws me to Africa.* » (Du Bois, W. E. B., 1940, pp. 116-117)<sup>10</sup>.

Ce qui importe, c'est d'en finir avec une vision misérabiliste d'une Afrique souffreteuse et, en prenant soin de fonder la lutte des combattants de la liberté d'aujourd'hui sur un terreau idéologique et politique proprement africain, de dévoiler l'Afrique combattante, engagée dans un long processus de libération sur le continent et sur toutes les terres où ses fils, arrachés de force, se sont trouvés asservis. L'insurrection des esclaves de Saint-Domingue en 1791 et l'indépendance qui en a résulté deviennent ainsi un moment privilégié dans la mémoire collective en recomposition comme l'a bien souligné James, le premier noir à écrire sur cette révolution anti-coloniale :

« *J'en avais assez de lire ou d'écouter ce qu'on écrivait ou disait au sujet des Africains : persécutés et opprimés en Afrique, sur l'Atlantique, aux Etats-Unis et dans toute la Caraïbe. Je décidai d'écrire un livre dans lequel les Africains –ou leurs descendants dans le Nouveau Monde- au lieu d'être constamment l'objet de l'exploitation et de la férocité d'autres peuples, se mettraient à agir sur une grande échelle, et façonneraient leur destin, et celui d'autres peuples, en fonction de leurs besoins propres. En faisant revivre, non la décadence, mais la grandeur du peuple antillais... c'est l'Afrique et l'émancipation africaine que j'avais à l'esprit.* » (James, C. R. L., *Les Jacobins noirs*, p. XI)<sup>11</sup>

Dans le même esprit, Padmore et Nkrumah prenaient soin de ne pas présenter le nationalisme de la Gold Coast pendant les années 1950 comme une réaction brutale, récente et inattendue à l'intrusion étrangère, ainsi que le faisaient les colonisateurs, mais de le rattacher à des racines

---

<sup>10</sup> Voir aussi Wright, R., 1954, pp. 66-67, 180-185.

<sup>11</sup> Il n'est pas inutile d'indiquer que l'acteur et chanteur noir américain Paul Robeson, qui joua à Londres, en 1937, le rôle de Toussaint Louverture dans la pièce du même nom monté par James avant la publication de son livre allait devenir l'un des proches de Kwame Nkrumah qui lui proposa en 1961 de diriger le nouveau Département de Musique et d'Art Dramatique (Powell, E., 1984, p. 70 ; Sherwood, M., 1996, pp. 84-85; Duberman, M., 1988, pp. 171, 492, 500-501, 508). Le traducteur de James, Pierre Naville, va dans le même sens : « *Il est important de relire aujourd'hui l'histoire de la révolte de Toussaint Louverture contre Bonaparte. En même temps, le lecteur comprendre tout ce que les dernières dizaines d'années ont apporté de nouveau aux régimes que les peuples colonisés subissaient avant 1939 En effet, la plus profonde révolution, la plus riche de perspectives nouvelles, depuis cette date, ce n'est pas la ruine des entreprises hitlériennes, ni la consolidation des régimes staliniens, ni la restauration élargie des régimes capitalistes, ni la percée de nouveautés techniques d'une portée immense- c'est l'émancipation mondiale des peuples colonisés. Deux continents entiers, Afrique et Asie, en ont été les principaux sièges. Et cette émancipation n'a pas été le fruit d'une générosité tardive des métropoles européennes, mais celui de luttes et de soulèvement dont les populations entraînées par Toussaint avaient donné un siècle plus tôt l'exemple le plus célèbre.* » (ibid., pp. XIX-XX)

profondes. D'une part, celles-ci renvoyaient à l'identité nationale des peuples antérieure à la colonisation :

« *While political consciousness among the masses is something quite recent, Gold Coast nationalism has deep roots and a long tradition founded in well-established political institutions. Present-day nationalism also draws emotional inspiration from the former Sudanic Empire of Ghana, whence, from the thirteenth century, migrated the Akan tribes to the territory they now occupy. Hence the new name Ghana which the nationalists have adopted for the Gold Coast. (...) Gold Coast nationalism has a long history. Its antecedents go back to the latter part of the seventeenth century, when the Akan tribes inhabiting the river valleys of Ashanti established a military confederacy under the famous Kumasi King, Osei Tutu.* » (Padmore, G., *The Gold Coast Revolution*, pp. 1 et 26)

D'autre part, comme ne cesse de le rappeler Nkrumah dans son *Autobiographie*, le nationalisme contemporaine s'inscrit dans la continuité des actions de résistance menées depuis les premières prétentions des Britanniques à s'établir dans le pays.

Enfin, l'histoire fournit des leçons dans la répétition de certaines situations ou de certains enjeux dont on peut se sortir grâce à une bonne connaissance du passé. Pour James, les Etats indépendants d'Afrique, à commencer par le Ghana de Nkrumah, étaient confrontés aux mêmes problèmes que Toussaint Louverture un siècle et demi avant eux : il leur appartenait de longuement méditer cette expérience sous peine de connaître l'échec à leur tour. Le premier était le problème de la transformation d'une économie coloniale :

« *Dans ses racines et son développement, la révolution de Saint Domingue suivit le cours de la révolution française. Cependant, sous certains aspects qui ne sont pas négligeables, la révolution dans la colonie surpassa dans ses effets la révolution métropolitaine... Arrivant au pouvoir, Toussaint se trouva confronté à une grave question : que faire des grandes plantations et de leurs centaines d'esclaves ? Il refusa de distribuer la terre aux paysans car, comme il le prévoyait avec acuité, cela mènerait à la production de subsistance, et à un déclin rapide de l'ensemble de l'économie. Le plan qu'il imagina finalement était le suivant : les plantations demeureraient intactes, et leurs travailleurs recevraient un quart de la récolte ou de sa valeur, et le reste serait réparti entre les responsables de la gestion des propriétés et le gouvernement, tout en préservant en banque une part destinée aux propriétaires, en attendant leur retour s'ils étaient à l'étranger. C'était une forma de capitalisme d'Etat et nous ne savons pas si cela aurait pu fonctionner.* » (James, C. R. L. *Les Jacobins noirs*, p. VIII)

Le second problème était celui de la possibilité d'une gestion politique démocratique après une longue durée de despotisme colonial et de la viabilité, après l'expérience coloniale, d'un régime qui ne serait pas démocratique. En instaurant à son tour un régime d'*une extrême sévérité* (*ibid.*, p. VIII), Toussaint se heurta à la résistance d'un peuple qui, venant de conquérir sa liberté, était résolu à ne pas se la laisser arracher de nouveau si tôt.

Pour Padmore, c'est en Afrique même que les Africains devaient tirer des leçons du passé quant au contenu de l'indépendance et à sa viabilité. Padmore évoquait les cent premières années de la République du Liberia, caractérisées par une série de dysfonctionnements qui ont gravement compromis son indépendance et les espoirs que les peuples d'ascendance africaine avaient placés en elle : un endettement massif qui l'enferma, dès l'origine, dans le cercle vicieux des emprunts auprès des grandes banques européennes et américaines et la jeta « dans les griffes de la finance internationale » et sous « la dictature du dollar » (Padmore, 1955, pp. 69, 71) ; « un état alarmant de corruption », encouragée par les intermédiaires et bailleurs de fonds étrangers, essentiellement britanniques, et paradoxalement entretenu par la précarité des finances publiques ; les convoitises permanentes des puissances coloniales européennes, France et Grande-Bretagne en tête, actives à prédire l'effondrement et le démembrement du

Liberia aux fins d'arrondir leurs possessions d'Afrique occidentale ; la pression discrète des Etats-Unis, habiles à évoquer un soi-disant statut de « parrain » et à proposer des contrats financiers léonins, dont le plus important –l'accord Firestone signé en 1926- finit par faire du Liberia une sorte de colonie de la grande compagnie spécialisée dans le traitement du caoutchouc.

Ces « leçons du passé » indiquaient clairement les risques de voir des formes subtiles de domination se substituer à la colonisation proprement dite. Tout en étant conscients des blocages auxquels se heurtaient les Etats noirs indépendants, les militants panafricains prenaient constamment soin, comme ils le firent au Congrès de Manchester en 1945, d'exalter l'exemple de Haïti et du Liberia, ainsi que celui de l'Ethiopie, et d'appeler à « la mobilisation de l'opinion parmi les Africains et les descendants d'Africains dans toutes les parties du monde pour défendre leur souveraineté et leur indépendance nationale contre toute forme d'agression venue de l'extérieur- qu'elle fût politique ou économique. » (Padmore, 1955, p. 176)

### **Une approche globale du temps présent**

Tout en scrutant attentivement le passé des peuples africains, Padmore, James et Nkrumah se sont montrés très attentifs aux évolutions du monde. Les troubles de l'entre-deux-guerres avaient montré que les Africains ne pouvaient plus se contenter, si l'on peut dire, de se regarder le nombril, sous peine de devenir des jouets des compétitions politiques, militaires et économiques internationales : « *Avec l'arrivée du nazisme au pouvoir en Allemagne, avec la saisie de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie par Hitler, avec la guerre civile de Franco en Espagne et, par dessus tout pour les Africains, avec l'invasion de l'Ethiopie par Mussolini, on forçait les Noirs à s'intéresser de plus en plus aux affaires internationales. Le monde était devenu une unité.* » (Padmore, 1955, p. 153) Or, ce que le monde ne cessait, depuis, de montrer aux Africains, c'était le fossé croissant, le déséquilibre insurmontable et l'inégalité structurelle entre « les nations blanches » et « les peuples de couleur ». Ainsi se trouvait réactualisé le débat fondateur, dans leur formation, qui avait opposé Marcus Garvey et W. E. B. Du Bois : fallait-il s'en tenir strictement à la cause des seuls Noirs ou, au contraire, élargir les horizons au-delà de l'Afrique et de ses diasporas, pour saisir les dynamiques réelles structurant notre monde et, du même coup, dégager, par delà les continents et les couleurs, des solidarités transversales ? Malgré leur admiration pour les talents d'organisateur et de mobilisateur de Garvey, ils jugeaient son analyse insuffisante, courte, partielle et pauvre. Critiquant le garveyisme, qu'il appelle aussi « sionisme noir », Padmore en fait une variante du « nationalisme bourgeois », caractérisé par une « vision déformée » (distorted view) des réalités et par des tendances séparatistes qui, loin de résoudre les problèmes des Noirs, en créeraient d'autres et se montreraient « incapables de répondre au défi des puissances impérialistes contrôlant l'Afrique » : « *Quel est le programme de Garvey ? Le retour à l'Afrique. Les Noirs doivent récupérer l'Afrique pour eux-mêmes. Ils pourraient aller en Afrique, s'établir et y vivre aussi libres et heureux que les Européens en Europe et les Américains blancs en Amérique. Comment feraient-ils pour rentrer en Afrique ? Ils en demanderaient les moyens aux impérialistes et, si les impérialistes ne le donnaient pas, ils les leur reprendraient... Le résultat aurait été de créer un antagonisme entre les immigrants noirs venant d'Amérique et les peuples indigènes, de la même manière que s'est produit un choc entre les deux peuples sémitiques –les Juifs et les Arabes- en Palestine.* » (Padmore, 1946, p. 84) Certes, il existait bien une relation entre « la couleur » des peuples et les rapports de domination et de hiérarchie dans le monde ; mais, comme l'avait fortement souligné Du

Bois, cette relation était le produit d'une histoire relativement récente et non un état de nature : « *Non seulement il s'élève lentement une fraternité curieusement solide de sang nègre à travers le monde, mais la cause commune des races de couleur contre la prétention intolérable et les insultes européennes a déjà trouvé son expression. La plupart des hommes de la terre sont de couleur. Une croyance dans l'humanité signifie une croyance dans les hommes de couleur. Le monde de demain, dans les limites du raisonnable et du possible, sera ce que les hommes de couleur le feront.* » (Du Bois, W. E. B. *The Negro*, Padmore, 1946, 28) D'où « *l'idée d'un front afro-asiatique destiné à s'opposer à cette arrogance raciale qui (dans les années 1945-1955) a atteint son point culminant dans la philosophie du « Herrenvolk » et de l'Apartheid* » et la volonté du panafricanisme de s'inscrire dans un mouvement d'émancipation plus ample, auquel il apporterait sa marque propre. Il y a donc une continuité remarquable entre ces prises de position précoces et les analyses sur le « néocolonialisme » exposées ultérieurement par Nkrumah dans *Africa Must Unite* (1963) et, bien sûr, dans *Neo-Colonialism* (1965). Loin d'accabler exclusivement l'Afrique et les peuples noirs, le néocolonialisme est analysé comme un phénomène mondial auquel se trouvent exposés « les peuples militants des anciens territoires coloniaux d'Asie, d'Afrique, des Caraïbes et d'Amérique latine » et auquel les Africains doivent répondre en construisant une large solidarité au-delà d'eux-mêmes : « *L'unité est le premier impératif de la lutte contre le néocolonialisme. La nécessité d'un gouvernement unifié est primordiale et absolue dans ce continent divisé qu'est l'Afrique. En même temps, le renforcement de l'organisation de solidarité afro-asiatique et de l'esprit de Bandung est déjà en voie de réalisation. Nous devons aussi essayer de faire entrer dans l'organisation nos frères d'Amérique latine, sur des bases de plus en plus officielles.* » (Nkrumah, K. *Le néocolonialisme*, pp.245, 258)

## **Un agenda pour l'Afrique**

L'exposition de l'agenda panafricain ne laissa pas de soulever des difficultés liées à la double nature du panafricanisme comme *désir* et comme *idéologie*. Tout le monde s'accordait sur le plan sentimental –le *désir* d'unité. En revanche, sur le plan politique –le programme, le contenu, les modalités, voire le calendrier même de l'unité- les désaccords apparaissaient nombreux. Pour Padmore, James et Nkrumah, qui avaient été des militants actifs du panafricanisme et qui, nourris par cette expérience, en avaient forgé une matrice idéologique, il fallait procéder à une sorte de pédagogie, qui était aussi une tactique politique, alliant les appels au cœur, aux sentiments, et les sollicitations du bon sens, de la raison. Leur pensée se présente ainsi comme une coquille d'escargot, tandis que leur action ressemble à une pratique habile de dévoilement. Les idées de base sont acquises de bonne heure : la liberté et l'indépendance de l'Afrique, à la fois sur le plan le plus visible et le plus symbolique (l'accession à la souveraineté juridique) et, plus fondamentalement, au plan des structures des Etats ; l'unification de l'Afrique, présentée comme l'un des objectifs et des effets du processus d'émancipation et, en même temps, comme l'une des garanties de la liberté ; enfin la nécessité d'assurer une *présence africaine*, si l'on peut dire, dans les affaires du monde. Sur ces bases, l'idéologie va en quelque sorte se dévoiler progressivement, ce que Padmore appelle *le panafricanisme (dans) sa majorité* et *le panafricanisme en action* (Padmore, 1955, pp. 161-194)

A ses yeux, la conférence de Manchester posa en fait les bases du « *nkrumaïsme* », non seulement en raison du rôle d'organisateur et de concepteur des résolutions joué par Nkrumah, mais parce que, rompant avec « la dépendance intellectuelle et organisationnelle »

des Africains par rapport à « leurs soi-disant amis européens de gauche », elle avait adopté le principe selon lequel « ce sera seulement par l'unité politique et économique de toute l'Afrique qu'on pourra déraciner l'héritage de la domination coloniale européenne ». Mais, il y eut encore davantage dans cette rencontre sur plusieurs plans. D'abord, par « son caractère plébéien », la conférence scella « l'alliance entre les intellectuels progressistes de la classe moyenne et les gens du peuple (...) provenant des rangs des mouvements politiques, ouvriers et agricoles, aussi bien que des milieux d'étudiants à l'esprit nationaliste » (*Ibid.*, p. 170) : ainsi se trouvait assuré le basculement définitif du centre de gravité du panafricanisme vers le continent africain en même temps qu'était posée la question, jusqu'alors éludée et sur laquelle Nkrumah allait revenir dans ses années d'exil à Conakry, de l'existence des classes sociales en Afrique et de l'attitude de ces classes par rapport aux objectifs de l'émancipation et de l'unification de l'Afrique. La conférence formula par ailleurs un certain nombre de thèses intellectuelles et politiques appelées à constituer le fonds de l'idéologie panafricaine : celle de « la régression au lieu du progrès » de l'Afrique « depuis l'avènement des nations d'Europe » sur le continent ; celle du « caractère démocratique des institutions indigènes des peuples d'Afrique (qui a été) broyé par des lois et ordonnances odieuses et oppressives, et remplacé par des systèmes autocratiques de gouvernement opposés aux vœux des peuples africains » (*Ibid.*, p. 172) ; celle des « divisions artificielles et (des) frontières territoriales créées par les puissances impérialistes (...) en vue de faire obstruction à l'unité politique » des peuples africains ; enfin, celle selon laquelle l'industrialisation de l'Afrique et son développement économique était impossible dans le cadre du colonialisme : ainsi « l'indépendance complète et absolue (était) l'unique solution du présent problème ». En abordant aussi, pour la première fois, les problèmes de *la totalité du continent africain*, la conférence sut faire l'accord sur « un programme d'action du nationalisme africain », combinant des « objectifs limités » (la marche vers l'autonomie et l'indépendance) et « une perspective large » (l'unité continentale) (Nkrumah, *Africa Must Unite*, p. 162) Cependant, elle posa aussi de la manière la plus claire une question sur laquelle Nkrumah, fort de la nouvelle expérience acquise, allait revenir une vingtaine d'années plus tard, celle de la violence : « Les délégués croient à la paix. Comment pourrait-il en être autrement quand, pendant des siècles, les peuples africains ont été les victimes de la violence et de l'esclavage ? Cependant, si le monde occidental est encore déterminé à gouverner l'humanité par la force, alors les Africains, en dernier ressort, pourraient être obligés de faire appel à la force dans l'effort qu'ils déploient pour conquérir la liberté, même si la force doit les détruire, eux et le monde (...) Nous accueillons favorablement la démocratie économique comme la seule démocratie réelle (...) Nous voulons lutter de toutes les manières possibles pour la liberté, la démocratie et l'amélioration sociale. » (Padmore, G., 1955, pp. 178-179)

La formulation de l'idéologie panafricaine s'infléchit une douzaine d'années plus tard, dans une Afrique où, particulièrement à la suite de l'indépendance du Ghana, le colonialisme semblait battre en retraite. Il fallait tout mettre en œuvre pour faire admettre l'urgence des objectifs du panafricanisme. D'où l'empressement de Nkrumah à donner un contenu à la notion de *Personnalité Africaine* et à démontrer la nécessité politique et l'intérêt économique de l'unité africaine.

La *Personnalité Africaine* était un concept relativement ancien, remontant à la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle au cours de laquelle le médecin noir américain Martin R. Delany l'avait assimilé à la *nationalité africaine*, intimement lié à la *Régénération africaine*, tandis que Blyden lui donnait comme contenu concret le slogan « *l'Afrique aux Africains* ». Nkrumah, en accord avec Padmore, reprit ce concept à son compte. « *Il est essentiel, dit-il, que nous soyons nourris de notre culture et de notre histoire propres si nous voulons créer cette personnalité*

*africaine qui doit être la base intellectuelle de notre avenir africain.* » (Nkrumah *Unite*, p. 70) Mais, la *personnalité africaine* ne se réduit pas au seul processus de récupération d'une identité brimée ou perdue. Elle revêt aussi une dimension proprement politique dont la première manifestation fut, aux yeux de Nkrumah, la Conférence des Etats africains, réunie à Accra en avril 1958. Un discours radiodiffusé présenta ainsi la question au peuple ghanéen : « *For the first time, I think, in the history of this great continent, leaders of all the purely African states which can play an independent role in international affairs will meet to discuss the problems of our countries and take the first steps towards working out an African contribution to international peace and good will. For too long in our history, Africa has spoken through the voices of others. Now, what I have called an African Personality in international affairs will have a chance of making its proper impact and let the world know it through the voices of Africa's own sons.* » (*I Speak*, p. 125) Cette présence active et positive au monde requérait évidemment l'émancipation de tout le continent, « devoir sacré » dont il rappela l'urgence aux chefs d'Etats et à leurs représentants. Mais, en attendant la libération complète, il incombait aux Etats existants de « forger, pour la première fois dans l'histoire, des liens plus étroits d'amitié, de fraternité, de coopération et de solidarité entre eux » (*Ibid.*, p.126) Dans la mesure où l'Afrique était « le dernier bastion restant du colonialisme », de tels liens s'imposaient à tous ceux qui se préoccupaient de son émancipation :

« *Cela nous permettra d'affirmer notre Personnalité Africaine et de nous développer conformément à nos propres genres de vie, à nos propres coutumes et traditions et à notre propre culture. En affirmant notre Personnalité Africaine, nous serons libres d'agir dans notre intérêt individuel et collectif à n'importe quel moment particulier. Nous serons aussi capables d'exercer notre influence en faveur de la paix et de défendre le droit de tous les peuples à décider par eux-mêmes de leurs propres formes de gouvernement ainsi que le droit de tous les peuples, sans distinction de race, de couleur ou de religion, à mener leur propre vie dans la liberté et débarrassés de la peur.* » (*Ibid.*, pp.128-129)

On le voit, la *personnalité africaine* ne renvoie pas à un repli identitaire frileux. Si elle suppose un monde en paix, elle requiert aussi des Africains, libérés des entraves du colonialisme, de lutter encore pour l'avènement d'un tel monde. Conforme à l'esprit de Bandoeng, dont elle se réclame, et aux valeurs universelles de la Charte des Nations Unies, auxquelles elle adhère sans se laisser duper par les stratégies hégémoniques des grandes puissances, la *personnalité africaine* élargit en fait à l'échelle du continent l'impératif politique de l'indépendance. C'est à ces conditions que, ayant été durant des siècles un enjeu et un objet dans la vie internationale, l'Afrique pourra enfin s'y déployer en véritable sujet, dire son mot et engager des actions non seulement en direction de l'Afrique, mais partout dans le monde. S'il se voulait ambitieux, ce pari n'était pas utopique, comme on l'a vu précisément pendant cette période charnière –de 1957 (date de l'indépendance du Ghana) à 1963 (création de l'OUA) et, peut-être même, 1965 (crise de la Rhodésie)- au cours de laquelle le Ghana fut le fer de lance de l'émancipation africaine. Pour s'épanouir pleinement, la *personnalité africaine* ne pouvait se passer de l'unité africaine.

Celle-ci s'imposait en outre au regard de toutes les considérations économiques. Le constat établi par Nkrumah révélait le poids écrasant des pesanteurs, contraintes et déséquilibres hérités d'une longue histoire :

« *Malgré les signes extérieurs de changement qu'on observe en divers points du continent, la nature de l'économie africaine est restée pratiquement la même depuis que les premiers aventuriers européens ont mis le pied sur nos côtes au Xvè siècle. C'est purement et simplement une économie commerciale. Or, ce commerce ne se fait pas entre nous : il est tourné vers l'Europe et, tous ensemble, nous y jouons le rôle de fournisseurs de matières*

*premières à bon marché en échange des produits finis, plus chers, que nous importons. » (Unite, p.188-189)*

Ces traits caractérisaient ce que, d'une manière un peu restrictive, Léopold Sédar Senghor et Julius Nyerere, qualifiaient de néo-colonialisme, concept qui, chez Nkrumah, intégrait au contraire la totalité des déséquilibres et des contradictions de l'impérialisme à son « dernier stade ». Plutôt que de s'enfermer dans un « exclusivisme national », qui ne ferait que renforcer « la balkanisation (...) principal instrument du néo-colonialisme », il fallait envisager le développement à l'échelle du continent : « Pour nous autres Africains, il n'y a pas une province du continent africain qui ne nous soit précieuse et capitale pour notre développement. » (*Ibid.*, p.219, 202,180) D'où, faisant pendant à la *personnalité africaine*, un non moins ambitieux programme économique et social correspondant à une stratégie cohérente et menant de front une politique de promotion des transports, de modernisation de l'agriculture et d'industrialisation. Le cœur, la raison et l'intérêt bien compris se trouvaient ainsi en convergence pour vouloir l'unité :

*« En fait, l'unification totale de l'économie africaine à l'échelle continentale est le seul moyen qu'aient les Etats africains d'atteindre un niveau qui ressemble à celui des pays industrialisés. L'idée d'une union africaine n'est pas simplement sentimentale, émanant de l'expérience commune du colonialisme et d'un désir qu'auraient des Etats jeunes et sans expérience de se rassembler dans l'effervescence de leur nouvelle liberté, bien que ces sentiments existent incontestablement. L'unité des pays d'Afrique est la condition sine qua non d'un développement complet et rapide, non seulement de la totalité du continent, mais aussi de chaque pays. » (Ibid., p.192)*

L'association à la Communauté Economique Européenne, défendue par certains hommes d'Etat africains, n'était qu' « un plaidoyer en faveur d'un colonialisme collectif d'un nouveau genre » parce que ni l'Afrique considérée collectivement, ni aucun des Etats africains pris séparément ne saurait « traiter d'égal à égal » avec une Europe en voie d'unification et déterminée à « perpétuer la relation historique entre les pays européens, possédant les industries de transformation, et les pays africains, fournisseurs de matières premières » (*Ibid.*, p.188) Ces partisans de l'association à l'Europe manquaient-ils de lucidité ou se comportaient-ils comme des instruments involontaires ou volontaires des anciennes puissances coloniales ? Posée dès le début des années 1960, cette question anticipait sur les analyses des années d'exil à Conakry, consacrées à la question des classes et des luttes des classes dans l'Afrique indépendante :

*« Il est vraiment paradoxal qu'à cette époque, où l'exclusivisme national des Européens fait des concessions à des organisations supranationales, beaucoup d'Etats africains s'accrochent à leur récente souveraineté comme à quelque chose de plus précieux que l'intérêt de toute l'Afrique et cherchent des alliances avec les Etats qui essaient de balkaniser notre continent dans l'intérêt du néo-colonialisme. » (Ibid., p.187)*

Aux yeux de Nkrumah, la question était entendue. Qui voulait la promotion économique et politique des Africains, voulait aussi l'unité de l'Afrique :

*« Le capital nécessaire à tous ces développements ne peut être accumulé que si nous utilisons nos ressources à l'échelle continentale. Cela demande une organisation centrale pour formuler une politique économique d'ensemble, qui comprendra la planification scientifique, économique et méthodique de notre essor, qui nous mènera de notre pauvreté présente à la grandeur industrielle. » (Ibid., p.185)*

Pour ajouter à la force de conviction de ces arguments, c'est encore l'histoire qui était invoquée : non plus l'histoire de l'Afrique, mais celle des autres, avec des exemples pris dans des Etats de dimension continentale, tels que les Etats Unis d'Amérique, la Russie soviétique, l'Inde et la Chine, autant que dans les formations étatiques telles que l'Allemagne de

Bismarck et de Guillaume II, où l'unification politique avait stimulé le développement économique beaucoup plus que ne l'avait fait la simple union douanière. (*Ibid.*, pp. 195 , 236-247)

Contrairement à une idée reçue, qui continue à avoir la vie dure, Nkrumah évoqua plusieurs scénarios qui pourraient conduire à un « gouvernement continental de l'Afrique » (*Ibid.*, pp. 248-254). Soulignant que « du Cap à Tanger, de Cape Guardafui aux îles du Cap Vert, l'Afrique est une et indivisible », il expliqua qu'une marche progressive vers l'unité retiendrait ses suffrages si tel était le vœu du plus grand nombre :

« *Tout effort d'association entre des Etats d'Afrique, si limité soit-il dans l'immédiat, doit être salué comme un pas de plus dans la bonne direction, celle de la future unité africaine.* » (*Ibid.*, p.220)

Dans cette optique, il n'a pas manqué de proposer lui-même cette démarche progressive d'une unité qui se ferait, en quelque sorte, en tache d'huile :

« *Pour commencer, nous pourrions avoir une constitution à l'intention des Etats accepteraient de constituer un noyau, en laissant la porte ouverte à tous ceux qui désireraient se fédérer ou obtiendraient la liberté qui leur permettrait de le faire. Ce texte pourrait être amendable à n'importe quel moment où l'ensemble de l'opinion le jugerait bon. Peut-être pourrait-on donner une expression concrète à nos idées actuelles en instituant un parlement continental à deux chambres, dont l'une représenterait la population et discuterait des nombreux problèmes auxquels l'Afrique doit faire face, et l'autre, qui assurerait l'égalité des Etats, sans considération de taille ni de population, chacun d'eux y envoyant le même nombre de délégués, formulerait une politique commune dans tous les domaines qui concernent la sécurité, la défense et le développement de l'Afrique.* » (*Ibid.*, p.253)

L'essentiel résidait moins dans la procédure que dans les résultats, moins dans la forme que dans le fond, c.-à-d. la capacité effective, à l'intérieur de cette structure unitaire, de définir une politique africaine et de se donner les moyens de cette politique dans tous les domaines clés : « une planification économique générale, à l'échelle continentale », « une monnaie unique », l'unification de notre stratégie militaire et de défense » (*Unite*, pp. 250-254)

## **Conclusion : la singularité de Kwame Nkrumah.**

L'exercice du pouvoir

Le rôle de la science et de la culture

Une idéologie en constante radicalisation

## **Sources**

### **James, Cyril Lionel Robert**

1933 *The Case for West Indian Self-Government* (----)

1937 *World Revolution, 1917-1936 ; The Rise and Fall of the Communist International*, Londres, Martin Secker and Warburg (Klaus Reprint, Nendeln, Lichtenstein, Kraus-Thompson Organization Ltd., 1970)

1938 *Black Jacobins: Toussaint L'Ouverture and the Haïtian Revolution*. Traduction française *Les Jacobins noirs. Toussaint-Louverture et la révolution de Saint-Domingue*, Paris, Les Editions Caribéennes, 1983.

1939 *A History of Negro Revolt* (----)

1977 *Nkrumah and the Ghana Revolution*, Londres, Allison & Busby.

1993 *The C. L. R. James Reader*, edited and introduced by Anna Grimshaw, Oxford, Blackwell. BNF

### **Nkrumah, Kwame**

1946 *Towards Colonial Freedom. Africa in the struggle against world imperialism*, Londres, Panaf (1979).

1957 *Ghana: The Autobiography of Kwame Nkrumah*, Londres, Nelson.

1961 *I Speak of Freedom*, Londres, Heinemann.

1963 *Africa Must Unite*, Londres, Heinemann. Traduction française *L'Afrique doit s'unir*, Paris, Payot, 1964.

1964 *Consciencism*, Londres, Heinemann.

1965 *Neo-Colonialism: The Last Stage of Imperialism*, Londres, Heinemann. Traduction française *Le néo-colonialisme, dernier stade de l'impérialisme*, Paris, Présence Africaine, 1973.

1966 *Challenge of the Congo. A Case Study of Foreign Pressures in an Independent State*, Londres, Panaf.

1967 *Voice from Conakry*, Londres, Panaf.

1968 *Dark Days in Ghana*, Londres, Panaf.

1968 *Handbook of Revolutionary Warfare*, Londres, Panaf.

1973 *Revolutionary Path*, Londres, Panaf.

1974 *Rhodesia File*, Londres, Panaf.

1979-1997 *Selected Speeches of Kwame Nkrumah*, compiled by Samuel Obeng, Accra, Afram Publications, 5 volumes.

1990 *Kwame Nkrumah. The Conakry Years. His Life and Letters*, compiled by June Milne, Londres, Panaf.

### **Padmore, George**

1937 *Africa and World Peace*, Londres, Secker and Warburg.

1946 *How Russia Transformed Her Colonial Empire. A Challenge to the Imperial Powers*, Londres, Dennis Dobson.

BNF

1949 *Africa: Britain's Third Empire*, Londres, Dobson.

1953 *The Gold Coast Revolution. The Struggle of an African People from Slavery to Freedom*, Londres, Dennis Dobson.

BNF

1956 *Pan-Africanism or Communism? The Coming Struggle for Africa*, Londres, Dobson; trad. Française, préface d'Alioune Diop, Paris, Présence Africaine, 1962.

---- *How Britain Rules Africa*, rééd. New York, Negro University Press, 1972.

1947 *Colonial and ... Coloured Unity. A Program of Action – History of the Pan-African Congress*, in Adi, H. et Sherwood, M. (eds.) *The 1945 Manchester Pan-African Congress Revisited*, Londres, New Beacon Books, 1995, pp. 51-124, 164-168.

### **Bibliographie**

Arhin, Kwame (ed.)

1991 *The Life and Work of Kwame Nkrumah. Papers of a Symposium Organized by the Institute of African Studies, University of Ghana, Legon*, Accra, Sedco.

Azikiwe, Nnamdi

1970 *My Odysee. An Autobiography*, Ibadan, Spectrum Books.

Adi, Hakim et Sherwood, Marika (eds.)

1995 *The 1945 Manchester Pan-African Congress Revisited*, Londres, New Beacon Books

Buhle, Paul

1986 (ed.) *C. L. R. James: His Life and Work*, Londres, Allison & Busby.

1988 *C. L. R. James : The Artist as Revolutionary*, Londres, Verso.

Bell, B., W., Grosholz, E. et Stewart, J. B. (eds.)

1996 *W. E. B. Du Bois on Race and Culture. Philosophy, Politics and Poetics*, New York-Londres, Routledge.

Buhe, Mari Jo, Buhle, Paul et Georgakas, Dan (eds.)

1998 *Encyclopedia of the American Left* (Second edition), New York-Londres, Oxford University Press.

Duberman, Paul

1988 *Paul Robeson. A Biography*, New York, The New Press.

Esseks, J. D.

1967 *Economic Independence in a New African State: Ghana, 1956-1965*, Thèse de doctorat, Harvard University.

Fabre, Michel

1999 *La rive noire. Les écrivains noirs américains à Paris, 1830-1995*, Marseille, André Dimanche.

Fitch, R. et Oppenheimer, M.

1966 *Ghana: End of an Illusion*, New York, Monthly Review Press.

Folson, B. D. G.

1977 "The development of socialist ideology in Ghana, 1949-1958", *Ghana Journal of Social Science*, vol. 5, 5.

1977 "The Marxist Period in the Development of Socialist Ideology in Ghana, 1962-1966", *Universitas*, Vol. 6, 1.

Geiss, Imanuel

1974 *The Pan-African Movement*, New York, Africana Publishing Co.

Glickman, Harvey (ed.)

1992 *Political Leaders of Contemporary Africa South of the Sahara. A Biographical Dictionary*, Westport-Londres, Greenwood Press.

Henry, Paget et Buhle, Paul (eds.)

1992 *C. L. R. James's Carribean*, Durham, Duke University Press.

BNF 8° Z 63654

Hooker, J. R.

1967 *Black Revolutionary: George Padmore's Path from Communism to Pa-Africanism*, New York, Praeger.

Howe, Stephen

1993 *Anticolonialism in British Politics. The Left and the End of Empire, 1918-1964*, Oxford, Clarendon Press.

Ikoku, Samuel G.

1971 *Le Ghana de Nkrumah. Autopsie de la Ière République (1957-1966)*, Paris, François Maspéro.

July, Robert

1968 *The Origins of Modern African Thought. Its Development in West Africa during the nineteenth and twentieth centuries*, Londres, Faber and Faber.

Kimble, David

1971 *A Political History of Ghana. The Rise of Gold Coast Nationalism, 1850-1928*, Oxford, Clarendon Press.

Krassowski, A.

1974 *Development and the Debt Trap*, Londres, Croom Helm.

Langley, J. Ayodele

1973 *Pan-Africanism and Nationalism in West Africa, 1900-1945. A Study in Ideology and Social Classes*, Oxford, Clarendon Press.

Lara, Oruno

2000 *La naissance du Panafricanisme. Les racines caraïbes, américaines et africaines du mouvement au XIXè siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose.

BNF

Legum, Colin

1965 *Le panafricanisme à l'épreuve de l'indépendance*, Paris, Editions Saint-Paul.

Marais, Genoveva

1972 *Kwame Nkrumah as I Knew Him*, ----, Janay.

Mazrui, Ali

1969 *Towards a Pax Africana: A Study of Ideology and Ambition*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.

M'Bokolo, Elikia

1985 *L'Afrique au XXè siècle. Le continent convoité*, Paris, Le Seuil.

2002 *Afrique. Une histoire sonore, 1960-2000* (coffret de 7 CD), avec Philippe Sainteny, Paris, Frémeaux et Associés.

2003 *Kwame Nkrumah*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques (forthcoming).

Powell, Erica

1984 *Private Secretary (Female)/Gold Coast*, Londres, C. Hurst and Company.

Rodney, Walter

1972 *How Europe Underdeveloped Africa*, Londres, Bogle-L'Ouverture.

Shepperson, George

1960 « Notes on Negro American Influences on the Emergence of African Nationalism », *Journal of African History*, I, 2, pp. 299-312.

Sherwood, Marika

1996 *Kwame Nkrumah: the Years Abroad, 1935-1947*, Legon, Freedom Publications.

Thompson, W. Scott

1969 *Ghana's Foreign Policy, 1957-1966: Diplomacy, Ideology and the New State*, Princeton, Princeton University Press.

Williams, Eric

1944 *Capitalism and Slavery*, traduction française, Paris, Présence Africaine, 1968.

Wright, Richard

1954 *Balck Power*, New York, Harper and Brother.

Worcester, Kent

1988 *C. L. R. James: A Political Biography*, Lanham, Md., North & South Press.